



# La littérature congolaise

*Patrice Joseph Lhoni  
Brazzaville, 1974*

Quand on parle de littérature congolaise, on avance complaisamment que sa naissance coïncide avec l'arrivée des missionnaires et des *Commandants*, c'est-à-dire qu'elle est fille de la colonisation ! Cela signifierait donc que nos pères ont toujours été privés de parole, et n'auraient commencé à s'exprimer que grâce à la colonisation !

Je voudrais donc faire remarquer tout d'abord qu'il ne saurait y avoir de littérature nulle part où la parole ne l'y aurait précédée. En d'autres termes, si la littérature se définit comme étant un ensemble de productions écrites ayant un intérêt esthétique dans une nation, un pays, une époque, elle est, avant tout, née de la pensée, de l'imagination ; et toute

pensée s'exprime au moyen du verbe, c'est-à-dire : la parole !

Alors, a-t-il existé, existait-il réellement des peuples sans littérature ?

Naturellement, lorsqu'on parle de littérature, la littérature, c'est-à-dire l'écriture ou les écrits (ce qui est écrit : les lettres), on néglige délibérément la première forme culturelle de communication qu'est l'expression orale. Les premiers livres connus et lus ne sont-ils pas la transcription des récits oraux des Anciens ? N'a-t-il pas fallu, d'abord, que les patriarches, Abraham, Moïse, les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres parlassent (!) Pour que fût écrite la Bible ? Et nous avons une littérature parlée abondante qu'avaient enrichie nos contes, nos lé-

gendes, nos fables (dramaturgie), nos chants (poésie), nos proverbes (philosophie)...

Ainsi lorsque les Congolais commencent à écrire, ils puisent les thèmes de leurs articles dans notre folklore. Il en sera ainsi, à quelques rares exceptions près, jusqu'au moment où le Congo deviendra indépendant. Mais la littérature congolaise écrite, dans son évolution, connaîtra trois étapes :

### 1946–1958

L'après-guerre mondiale a quelque peu modifié le système colonial. Le Congolais qui a contribué à l'effort de guerre a aussi voyagé, du fait même. Il est épris du désir de confier ses impressions à la presse. Mais celle-ci n'est pas nécessairement locale ; elle est dirigée par des Fran-

çais. Par ailleurs, des Congolais siègent aux assemblées, tant territoriales (locales) que métropolitaines. Ils rédigent les comptes rendus de réunion. Emmanuelle Dadet, par exemple, mais de son vrai nom Damongo, fournira dans la *Semaine de l'AEF* (le journal catholique) une rubrique qu'il intitule : *Carrefour des citoyens*, où il explique ce qu'est l'union française dont il fut conseiller, sous forme de dialogue. Parallèlement, mais hors du monde politique, des Congolais écrivent. Malonga Jean paraît avec *Cœur d'Aryenne*<sup>1</sup> et *La légende de M'foumou ma Mazono*<sup>2</sup>. Tchicaya U'Tamsi met le Feu dans la brousse<sup>3</sup>, tandis que Sinda Martial entonne son *Premier chant du départ*<sup>4</sup>.

Ces deux derniers, sé-

<sup>1</sup> - Malonga Jean, *Cœur d'Aryenne*, Présence Africaine, Paris 1953.

<sup>2</sup> - Malonga Jean, *La Légende de M'P'foumou Ma Mazono*, Présence Africaine, Paris 1954.

<sup>3</sup> - Tchicaya U'Tamsi, *Feu de Brousse*, poème parlé en 17 visions, Caractères, Paris, 1957.

<sup>4</sup> - Sinda Martial, *Premier Chant Du Départ*, Pierre Seghers, Poésie, Paris 1955 et réédition en 1956.

journalant et écrivant en France, loin de leur pays natal et de la censure coloniale, impriment à leurs œuvres un caractère quelque peu désinvolte. Mais Sinda, c'est le Nègre franchement révolté.

Pourquoi Jean Malonga, imagine-t-il, dans *Cœur d'Aryenne*, une histoire d'amour entre un Nègre et une Blanche ? Il faut rappeler qu'il fut sénateur (conseiller de la République française à Paris). A-t-il écrit son roman avant, pendant, après son mandat politique ? Y a-t-il tenté un rapprochement des peuples (du colonisateur et du colonisé), ou y entame-t-il la lutte antiraciale ?

Mais c'est à partir de 1950, et parce qu'il existe déjà une revue des cercles, culturels de l'AEF, *Liaison*, que les Leyet-Gaboka, Letembet-Ambily, Mambecket-Boucher, Tsamas Sylver, Indoh-Bocko, Bemba Sylvain (dit le 23<sup>e</sup> homme, chroniqueur sportif de la *Semaine de l'AEF*), et j'en passe, s'emparent de la presse

locale. Malonga Jean (encore lui) y marque sa présence, et brille dans un feuilleton : Entre l'enclume et le marteau, qu'il aurait aussi bien intitulé Évolution des traditions ! Le feuilleton de Jean Malonga est significatif : il met en lumière, ou résume à lui seul le fond des articles de l'époque quand ces articles ne raillent pas les travers ou les excentricités des Congolais qui ont maille à partir avec la civilisation occidentale (entendez : ceux qui s'adaptent mal ou veulent rester conservateurs,) ces articles, piges, tentent à exalter les valeurs culturelles de l'Occident et, partant, prônent l'assimilation culturelle ; ils sont, dans la plupart des cas, d'une complaisance flagrante, et cela pour la bonne raison que le colonisateur, dans son entreprise d'aliénation mentale, s'en félicite, et que nous ne sommes pas encore en 1960 ! Et que la censure coloniale est là, toute vigilante, qui limite ou freine les ardeurs !

Alors, un Leyet-Gaboka, par exemple, se contentera de chanter la tendresse maternelle, la beauté de la femme d'ébène, bref, la plupart des articles trouvent leurs thèmes dans la vie traditionnelle : mariage, naissance, décès, rites et fétiches, justice, sorcellerie, chefferies, en somme, tout le folklore dont est curieux le colonisateur qui s'en amuse !

### Fin 1958–1960

L'évolution de la littérature congolaise est liée aux circonstances politiques du moment.

Le référendum du général de Gaulle, en septembre 1958, a conduit tour à tour à l'indépendance chacun des quatre territoires qui formaient le bloc de l'Afrique-Équatoriale française. La revue *Liaison* qui était subventionnée par le budget de la fédération disparaît de ce fait. La République du Congo est proclamée à Pointe-Noire, le

28 novembre 1958. Mais les partis politiques locaux s'affrontent. Pour les besoins de leur campagne, ils exploitent la presse. C'est ainsi que le journal le *Progrès* — qui s'appellera plus tard *L'homme Nouveau* — sollicitera le concours, des Congolais qui défrayaient la chronique dans *Liaison*.

Maurice Battambica (que j'ai omis de citer plus haut, à propos de *Liaison*, où il travailla un temps,) Indoh-Bocko (déjà cité) et Kimbangu Georges dit Levent, alimentent Le *Progrès*. Mais, moins qu'aux sujets empruntés à la vie traditionnelle le choix se porte sur la politique.

Si la littérature congolaise de cette période à tendance plutôt journalistique célèbre l'indépendance fraîchement acquise, invite à la construction nationale, c'est une littérature néfaste, voire négative, opposant les Congolais dans leurs querelles politiques partisans. Cependant, des talents lit-

téraires, tel un Maurice Batambica, se seront révélés, et cette période aura été la transmission entre les temps coloniaux et le mouvement insurrectionnel des journées des 13, 14, 15 août 1963.

### **La révolution congolaise Et notre littérature**

Au lendemain de la révolution congolaise, si une presse locale explose, qui cautionne la lutte révolutionnaire, pour la première fois (Malonga Jean, Tchicaya U'Tamsi et Sinda Martial mis à part,) des Congolais vont entreprendre d'écrire des ouvrages d'un seul tenant, sur des sujets précis. L'ère des articles épars et disparates est révolue. Mais, conscients du temps que nous vivons, qui est celui de la lutte pour le triomphe des objectifs de la révolution, pour la libération nationale et la sauvegarde de l'indépendance, ils impriment un caractère révolutionnaire à leurs œuvres. Ils

décrivent et dénoncent les méfaits de la colonisation. Dans l'ensemble, ce mouvement pro et postrévolutionnaire est caractéristique d'un genre : le drame. On n'y a peut-être pas suffisamment réfléchi pour se demander pourquoi. D'abord, les sentiments, les émotions, les passions, ne sont mieux rendus que sous cette forme-là qu'est le drame ; et nous vivons un temps de lutte qui a besoin que notre foi et nos convictions soient partagées par tous, afin de former un front commun, au coude à coude. Ensuite, le drame est accessible à tous, pourvu que l'interprétation en soit bonne, et nombreux sont ceux de nos compatriotes analphabètes. Bref, grâce au drame joué, interprété, pour les besoins de la cause, les écrivains congolais ont traduit le sens de notre révolution au théâtre.

À part Placide N'Zala-Backa (*Le Tipoye doré*<sup>5</sup>), souvenir d'une enfance rendue malheureuse par les

---

<sup>5</sup> -N'Zala-Backa Placide, *Le Tipoye doré*, La vie au Congo-Brazzaville pendant la période coloniale, Brazzaville, 1968.

séances de la colonisation), Tati Loutard, professeur, poète : (*Poèmes de la mer*<sup>6</sup> et *Racines congolaises*<sup>7</sup>), qu'on peut résumer dans l'espoir d'un monde noir détruit par la colonisation, mais, qui se refait et qui prend conscience de sa personnalité). Les autres écrivains comme celui que je suis ont adopté le genre dramatique. Je citerai, à titre d'exemple : Bikoutamenga Gaston Guy, alias Guy Menga (*La marmite de Koka-Mbala*<sup>8</sup>) qui brise la gangue où la vieille société traditionnelle enferme la jeunesse pour l'avenir de laquelle est faite la révolution ; Mouangassa Ferdinand (*Les apprivoi-*

*sés*<sup>9</sup>), qui fraternisent avec toutes les tribus, sujet plus magistralement et concrètement traité par Henri Lopes dans ses *Tribaliques*<sup>10</sup> ; Antoine Letembet-Ambily (*L'Europe inculquée*<sup>11</sup>), une vision dans un style biblique, de la réconciliation internationale, le rejet, à l'échelle mondiale, de tout système d'oppression.

En ce qui me concerne, j'ai participé aux différentes époques successives de la littérature congolaise dans son évolution. J'ai écrit dans des journaux que ce soit dans *France Équateur*, de M Senez (presse coloniale), pour plus particulièrement y protester en ma qualité

<sup>6</sup> - Tati Loutard Jean-Baptiste, *Poèmes de la mer*, CLE, Yaoundé, 1968.

<sup>7</sup> Tati Loutard Jean-Baptiste, *Racines congolaises*, Paris, Pierre-Jean Oswald, 1968.

<sup>8</sup> - Menga Guy, *La marmite de Koka-Mbala*, Paris ORTF-DAEC, 1969 – CLE, Yaoundé, 1976.

<sup>9</sup> - Mouangassa Ferdinand, *Les Apprivoisés*, Imprimerie nationale, Brazzaville, 1968.

<sup>10</sup> - Lopes Henri, *Tribaliques*, CLE, Yaoundé, 1971.

<sup>11</sup> - Letembet-Ambily Antoine, *L'Europe inculquée*, Paris ORTF-DAEC, 1971.

d'instituteur de la mission catholique et par solidarité avec mes collègues du même bord, contre l'injustice coloniale, en matière de rémunération entre les maîtres de l'école dite laïque et ceux des écoles confessionnelles — catholique, protestante, salutiste — ; que ce fut dans *La Semaine de l'AEF* aujourd'hui *La Semaine Africaine*, pour m'insurger contre la pénétration coloniale (un article intitulé : *L'agonie d'un chômeur* fut un véritable scandale en milieu officiel, quoique le même article visât nos conseillers territoriaux pour le peu ou le manque de vigueur dans leurs interventions dans les assemblées, visa également mes compatriotes pour leurs luttes puériles d'influence au profit du colonisateur !

Que ce fût dans *Liaison* (que je dirigeai presque dans sa dernière année, Lomami-Tchibamba Paul et Ibali Marcel, respectivement directeur et secrétaire de la revue ayant été nommés, le

premier, directeur du Journal officiel à Pointe-Noire, et le second, grand conseiller de l'AEF.) Que ce fût dans *Liaison*, avec la précieuse collaboration de Clément Massengo (alias Fû-Manchû des *Diabls noirs*, le célèbre footballeur au coup de pied redoutable, doublé d'un littéraire au coup de plume élégante) j'y revendiquais, par exemple, une réforme de l'enseignement pour une meilleure adaptation à notre milieu et aux changements politiques intervenus.

Cette réforme et cette adaptation devaient notamment concerner les manuels d'histoire, de géographie et de lecture. Que ce fût dans *Le Progrès* (réponse à Raymond Cartier) : celui-ci venait d'effectuer un voyage en Afrique noire, et confia ses impressions à *Paris-Match*, en stigmatisant les réalisations françaises en faveur des populations noires dont la France tirait peu de profit en retour !

Comme exemples, il cita entre autres, celui de l'hôpital

général de Brazzaville et particulièrement celui du pont sur le Niger, sous les arceaux duquel passent de frêles embarcations de pêcheurs paisibles (!), puis celui d'un marché construit dans une capitale des territoires de l'ex-AOF, dont n'avait nul besoin les femmes qui, selon lui, ne demandaient pas mieux que de vendre en plein vent leurs petits œufs microscopiques (!).

Dans mon préambule je lui faisais remarquer qu'avant de venir chez nous il avait trop de préjugés, et qu'il visita l'Afrique en ayant encore au cœur les événements d'Indochine et d'Algérie au point d'oublier que la France avait, à notre égard, une dette inestimable en vies humaines de nos frères tombés au front pour le salut des Français !

En conclusion, je demandai à Raymond Cartier ce que la France aurait réalisé dans une Afrique Noire

sans des Français y résidant. Car, dans les hôpitaux, les meilleures et premières catégories étaient pour eux, et seuls n'étaient qu'eux à rouler sur les belles routes, et qu'ils disposaient des 9/10e du budget colonial...

Plus tard de 1960 à 1964, en tant que directeur de l'Institut d'études congolaises, j'ai été rédacteur en chef de *Buatu ya Congo* (essai d'inventaire de notre patrimoine culturel dans la rubrique *Ya Beto Vandiki*.)

Avec la révolution, j'en suis arrivé à écrire des drames : *L'annonce faite à Mukoko*<sup>12</sup> (une caricature du traité de Mbé, et un sarcasme contre la stupidité des *mbulu-mbulu*, valets serviles des commandants) ; *Matricule 22*<sup>13</sup> par lequel j'ai exploité le sens révolutionnaire de Matsoua André. Certains ont cru y trouver l'histoire de Matsoua, faute de quoi la pièce les a quelque peu déçus.

---

12 - Lhoni Patrice Joseph, *L'annonce faite à Mukoko & Quand le bras est malade*, Paris, BoD, 2019.

13 - Lhoni Patrice Joseph, *Matricule 22*, Paris, BoD, 2018.



Bien que quelques épisodes du drame côtoient de près la légende ou l'épopée de Matsoua, c'est délibérément, que j'ai tu les noms des mutualistes ou des amicalistes de premier ordre, tels Balou, Mayassi, Kiélé, etc. Du reste, Matsoua, de son vivant, on ne l'appela jamais *Matricule 22*. Le chiffre 22 n'étant que le numéro d'ordre de douanier qu'il arborait sur le col de sa vareuse. C'est ainsi que me vint l'idée de le baptiser *Matricule 22*. Ce qui l'installait dans la mystique révolutionnaire. Alors, pour confectionner ma fantaisie littéraire avec le sens révolutionnaire de *Matricule 22*, j'ai donné aux personnages de la pièce, des patronymes symboliques. Ainsi *Ntangu* et *Muinda* (soleil et lampe) évoquent la lumière, le jour du combat s'est levé ! *Ngon-dolo* (de *gônda* [tuer]) c'est la cause au nom de laquelle on mourra ! *Mayamu* (de *yâma* [huer]) c'est la voix de

la trahison huée (les pro-colonialistes), etc. Après *Matricule 22*, j'ai écrit les *Trois francs*<sup>14</sup>, la résistance contre les servitudes coloniales. Le principal héros, en est Malanda de Mbenseke qui fut fusillé, comme Mbiémo et Milongo, pour avoir mené une campagne contre l'impôt dit des 3 francs un 14 juillet de triste mémoire !

### L'avenir de la Littérature congolaise

Parler de l'avenir de la littérature congolaise, c'est avant tout, poser le problème des difficultés auxquelles l'écrivain congolais se heurte et elles sont nombreuses. La première de ces difficultés est la situation sociale personnelle de l'écrivain qui n'accomplit son métier qu'au détriment de ses temps de loisirs ou de congés, car il travaille soit dans l'administration, soit dans le secteur privé ; il est un père de famille, et comme tel, il a des

---

14 - Lhoni Patrice Joseph, *Les Trois francs ou Malanda de Mbenseke*, Paris, BoD, 2018.

obligations familiales d'ordre matériel à remplir, mais en ne comptant que sur son maigre salaire ; il n'est pas installé ou équipé comme l'exigerait sa vocation. La deuxième difficulté le paralyse complètement, quand il lui faut faire imprimer son livre, face aux conditions de l'éditeur. Mais, à supposer que son livre soit édité, voilà l'écrivain congolais devant le troisième embarras : la vente du livre !

Car, le Congolais qui ne lit pas déjà beaucoup trouvera le prix du livre cher, quel qu'il soit, et il vous le dira sans aucune gêne devant une table de bistrot chargée de bières à laquelle il a résoluement pris place !

Avouez qu'il faut avoir beaucoup de cœur pour ne pas abdiquer son métier.

Ainsi, l'avenir de notre littérature est étroitement lié au sort de nos écrivains, et

de la sympathie qu'ils pourront susciter autour d'eux. Le cas n'est pas particulier au Congo. On a vu sous d'autres cieux et en d'autres temps, si non en tout temps et en tous lieux, les arts prendre leur essor et prospérer que grâce à l'intérêt que savaient leur attribuer des mécènes dont l'action tendait à leur faire reconnaître leur vrai mérite dans la vie de la nation.

Actuellement, notre littérature se présente cependant sous d'heureux auspices. La preuve, nos lauréats aux concours littéraires qu'organise l'ORTF chaque année :

Guy Menga : *L'oracle*<sup>15</sup> et *La Marmite de Koka-Mbala*, grands prix 1967/1968.

Antoine Letembet-Ambily : *L'Europe inculpée*, grand prix 1969.

Sylvain Mbemba alias Martial Malinda : *L'homme qui tua le crocodile*<sup>16</sup> et *L'enfer c'est Orféo*<sup>17</sup>, prix littéraires en 1969 et 1972.

15 - Menga Guy, *L'oracle*, Paris, ORTF-DAEC, 1969.

16 - Mbemba Sylvain alias Malinda Martial, *L'homme qui tua le crocodile*, CLE, Yaoundé, 1972.

17 - Mbemba Sylvain alias Malinda Martial, *L'enfer c'est Orféo*, Paris, ORTF-DAEC, 1969.